
Migrations marocaines en Catalogne

Maria-Angels Roque

Les pays du sud de l'Europe, notamment l'Espagne et l'Italie, ont vécu un changement important ces quinze dernières années: ils ont cessé d'être des pays d'émigration et sont devenus des pays d'immigration, ce qui provoque de nouveaux phénomènes de type économique, juridique et culturel. Comme dans tout processus migratoire, des peuples appartenant à des traditions culturelles et religieuses différentes ont été mis en contact, des images prenant corps entre la population autochtone et la population immigrée. La Catalogne est traditionnellement une terre de migration, contrairement à d'autres nations historiques de la Péninsule ibérique, et elle allie un métissage fort ancien à une capacité de préserver, voire de renforcer une identité culturelle très affirmée¹.

Il faut souligner qu'au cours des cent dernières années, la distance ethnologique entre le groupe d'immigrants et la société réceptrice n'a pas été très marquée, puisque ceux-ci provenaient d'un même berceau: hispanique, méditerranéen et catholique. D'autre part, la volonté de passer de la ruralité à l'urbanité était partagée par la plupart des immigrants et leur incorporation à une société industrielle et de services leur donnait un sentiment de plus grande liberté et d'ouverture personnelle. En ce sens, la culture catalane a été perçue comme génératrice d'un style de vie dynamique permettant une appropriation technologique appliquée aux domaines du travail et du foyer.

A partir des années 80, les migrations internes sont freinées et il se produit un afflux en provenance de pays tiers. La population étrangère non seulement augmente mais encore change de nature. Alors que

Printemps 1996

jusqu'en 1990 les résidents étrangers originaires de pays du premier monde étaient majoritaires dans les quatre provinces catalanes², après la régularisation entreprise par le gouvernement espagnol en 1991, les pays du tiers monde sont les plus représentés, en particulier le Maroc, dont les immigrants forment le groupe le plus nombreux en Catalogne.

La controverse concernant la capacité des différents groupes d'immigrés à s'intégrer dans la société d'accueil vient de loin, surtout dans les pays de grande tradition immigratoire. On insiste sur le fait que l'immigration provenant du tiers monde crée des difficultés particulières parce qu'elle met en contact des peuples ayant des traditions familiales et religieuses différentes. L'attention se concentre sur les groupes immigrants musulmans, bien représentés en France, en Allemagne et en Grande-Bretagne. Les populations noires de ces pays ne semblent pas inquiéter autant les autochtones, car leur culture, en principe, cadre mieux avec les coutumes locales qui donnent une plus grande liberté aux femmes, parmi lesquelles il y a aussi des chrétiennes.

Le conflit qui oppose ceux qui accusent l'Europe d'être xénophobe et ceux qui pensent que les immigrants ne sont pas intégrables et ne font que créer des problèmes n'admet guère de postures intermédiaires. Les discours manifestent une attitude moraliste, où chacun se définit en fonction des normes (extérieures) ou des valeurs considérées bonnes ou mauvaises au sein du groupe auquel il appartient. En réalité, le problème réside dans le fait qu'on oublie que les sociétés européennes avancées sont des sociétés complexes où apparaissent, même chez les individus autochtones, différents modes de vie, différentes croyances, notamment entre les diverses générations.

D'autre part, on a pu constater en Europe, grâce aux recensements et aux études démographiques, que pendant les années 80 les femmes d'origine musulmane — Algériennes en France, Turques en Allemagne ou Pakistanaïses en Grande-Bretagne — ont un taux de fécondité semblable à celui des femmes européennes. L'intégration à la société d'accueil se produit habituellement au niveau du comportement social et des habitudes de consommation, surtout chez les jeunes mais aussi chez les adultes (Khelil, 1994).

Cette controverse, entretenue en Espagne par les médias et les sondages d'opinion, se fonde, la plupart du temps, sur des stéréotypes³ éloignés des réalités aussi bien de la société émettrice que de la société réceptrice. Cette méconnaissance fait qu'on tire des conséquences à partir de situations sociales différentes, sans tenir compte des spécificités historiques. La France, par exemple, est pour nous un point de référence. Et pourtant un phénomène aussi particulier que les "Harkis"⁴ n'est pas extrapolable.

La pression migratoire exercée par la natalité encore élevée du Maroc a fait de l'émigration l'issue la plus viable pour nombre de ses habitants et un facteur économique important au niveau national: les transferts des travailleurs marocains à l'étranger sont des sources de devises, de même qu'ils le furent pour l'Espagne, à ceci près qu'il s'agit pour le Maroc de l'apport principal (16,5 milliards de dirhams en 1990). Ces transferts permettent de couvrir presque tout le déficit commercial du pays. D'autre

part les investissements profitent surtout à des régions telles que la côte nord-ouest (Casablanca et Rabat) et non, consommation mise à part, à celles qui ont le taux le plus élevé de migration.

Des profils différenciés

La distribution géographique de la population marocaine a souffert de grands changements au cours des dernières décennies. En 1960, 70% des Marocains vivaient dans des zones rurales alors que maintenant la moitié de la population vit dans des villes. La baisse de la population active dans l'agriculture a donc été constante⁵. Cependant il semble paradoxal d'affirmer que la baisse de la population agricole est relative, puisqu'il y a davantage de personnes vivant à la campagne (12,7 millions en 1991 contre 8,2 millions en 1960). En ce sens, on peut parler de deux Maroc: le Maroc urbain et le Maroc rural, tous deux étant d'importants émetteurs d'émigration.

Les immigrants possèdent, de ce fait, des profils différenciés. La société marocaine elle-même est diverse depuis très longtemps (songeons aux berbérophones et aux arabophones). Il faut ajouter à cela les transformations sociales survenues dans les dernières décennies: la plupart des immigrants des premières migrations sont analphabètes, alors qu'aujourd'hui un certain nombre d'immigrants possèdent une formation secondaire et universitaire; les zones urbaines croissent; il se produit une ouverture au sein du milieu familial par rapport aux femmes en raison de la nucléarisation de la famille et de la scolarisation des filles, ce qui peut se traduire par une migration individuelle de femmes en dehors de leur contexte familial. D'autre part, en dépit des taux de natalité élevés, ces changements concernent les nouvelles données démographiques aussi bien au Maroc que dans l'émigration.

En se centrant sur les Marocains immigrés en Espagne, que les estimations situent aux alentours de 90.000⁶, et particulièrement en Catalogne où ils sont 21.545 d'après les données officielles⁷ (un peu plus si l'on tient compte de ceux qui n'ont pas suivi les procédures de régularisation), on peut, à travers la documentation consulaire marocaine entre 1962 et 1991, observer que cette immigration s'étend en forme de tache d'huile. La plupart des immigrants sont originaires du Rif (presque 40%), et plus précisément des provinces de Nador et de Yebala. La Catalogne accueille à elle seule 44% de l'ensemble de l'immigration provenant des zones rurales.

Si la migration est un phénomène collectif, les migrations modernes sont très souvent liées à un projet de vie individuel. Il faut donc considérer la trajectoire personnelle des émigrants (tenant compte du fait que le Maroc abrite des cultures diverses et que les transformations des dernières décennies ont été profondes), la façon dont les différents groupes de migrants perçoivent la communauté marocaine et les réactions de la société d'accueil, en l'occurrence la catalane. Je m'en tiendrai à une

brève analyse, partant des données de deux enquêtes qui, bien que méthodologiquement différentes, illustrent notre degré de connaissance et indiquent les facteurs qu'il faudra dorénavant considérer⁸.

Des perceptions contrastées

La tendance qui pousse les sociétés à évoluer du statut au contrat suggère à Ralf Dahrendorf que *"l'homme moderne est capable d'abandonner le lieu dont il a hérité"*, car *"si les définitions de la modernité ont une caractéristique commune c'est bien celle du mouvement, qui inclut le mouvement des gens dans les espaces géographiques et sur l'échelle sociale, que ce soit pour la gravir ou pour la descendre."* Ces phénomènes apparaissent dans des sociétés complexes, aussi bien au sien de la communauté immigrée que de la population autochtone et il peut s'ensuivre des heurts.

Les entretiens réalisés avec de jeunes Marocains par le groupe IOE indiquent que s'ils ont de bons rapports avec leur entourage ils se montrent aussi plus sensibles que leurs parents à toutes les manifestations de rejet et de xénophobie, ce qui en général est le fait de personnes anonymes ou éloignées, leurs relations avec les Catalans les plus proches pouvant être considérées comme normales. Il n'en est pas de même avec "les gens" qui, d'après les jeunes interrogés, méprisent les Marocains. Certains observent que les regards hostiles sont plus fréquents chez les personnes âgées que chez les jeunes.

D'autre part, au sein de la communauté marocaine, on remarque que les gens de la ville et ceux de la campagne, que les berbérophones et les arabophones ne sont pas en très bons termes, que règnent les stéréotypes et qu'il se produit des frictions. Les citadins affirment ne pas vouloir sortir avec les ruraux parce qu'ils sont "nerveux et querelleurs" et qu'ils "se comportent comme au Maroc", tandis que les ruraux considèrent les citadins "détachés des traditions" et "peu fiables".

Les visions sont si contrastées que l'immersion dans la nouvelle culture peut entraîner une réaction de solidarité: *"Tu ne peux avoir confiance en personne — au Maroc —, même pas en tes amis. Ils te trompent. Mais quand ils viennent en Espagne, ils changent, ils deviennent gentils. Si tu n'as pas d'argent pour aller à la discothèque, ils t'aident, si tu n'as rien à manger, ils t'aident."* La proximité est le fondement d'une relation égalitaire: "toujours bien avec les amis". L'expérience directe des Marocains est qu'en matière d'amitié la nationalité n'a pas d'importance.

Il est intéressant de considérer la distinction qui est établie entre le proche et le lointain, car c'est là la base des rapports interpersonnels dans les sociétés complexes. Si l'on s'attache maintenant à la perception des Catalans au sein de leur propre société, on s'aperçoit que neuf personnes interrogées sur dix affirment avoir une pleine confiance dans la famille, alors que moins de quatre personnes déclarent faire confiance à la plupart des gens, six étant d'avis que l'on n'est jamais assez prudent (Andrés Orizo y Sanchez, 1991).

A ce sujet, la sociologue française Hélène Riffault commente dans un article fort intéressant, lui aussi fondé sur l'European System Values et l'Eurobaromètre, la manière dont les Européens perçoivent "les autres". Les autres se divisent entre les "personnes" et "les gens". De même que pour les Marocains, les personnes sont la famille, les amis et les collègues, alors que les gens sont des êtres distants auquel on ne peut pas se fier. Suivant la moyenne européenne, trois personnes sur dix pensent que l'on peut faire confiance aux gens et six affirment leur méfiance.

Dans l'enquête européenne, appliquée cette fois à la Catalogne, on passe ensuite à la question suivante: "Personnes dont vous ne voudriez pas pour voisins". Si l'on observe les différentes variables, à peu près 18% des personnes interrogées déclarent ne pas vouloir vivre dans la proximité de musulmans. C'est l'une des dernières catégories de la liste, loin derrière celles des toxicomanes, des alcooliques, des personnes porteuses du virus du sida, des extrémistes de gauche et de droite, des homosexuels ou des gens instables. Mais elle devance de quatre points celle des "gens d'une autre race". Bien que les enquêtes semblent confondre race et culture, c'est la différence de culture, au sens ethnologique, et non de race qui provoque le plus grand rejet. L'hostilité augmente avec l'âge et dans les couches sociales les moins favorisées, à savoir les retraités, les travailleurs non qualifiés et les chômeurs.

Si l'on tient compte des enquêtes analysées par Riffault, *"pour trois Européens sur dix la présence de personnes d'une autre nationalité ou d'une autre race dans leur pays est considérée excessive, quatre sur dix la jugeant importante mais non excessive"*. Mais dans la vie quotidienne, c'est-à-dire dans le quartier où l'on vit où sur le lieu de travail, à peine un Européen sur dix déclare être gêné par la présence de ces personnes "qui ne sont pas comme lui". On note donc un écart considérable entre l'opinion et le vécu, beaucoup plus intégrateur, qui transforme "ces gens" en "personnes" concrètes.

Dans l'enquête sur la migration marocaine, Amin, jeune né en Catalogne de parents originaires du Rif, manifeste un grand sens de la moralité. Il est très critique envers les personnes (de la campagne ou de la ville) qui ne savent pas se comporter de façon civilisée. Seule la personne *civilisée* est en relation harmonieuse avec "les autres". Pour Amin, la moralité des personnes est leur capacité d'adaptation aux formes de vie modernes, adaptation qui peut échapper aux querelleurs ou à ceux qui s'enferment dans une tradition statique au sein de la communauté marocaine, mais aussi à ceux de la société catalane qui regardent avec méfiance les personnes appartenant à d'autres cultures et manifestent ainsi un sentiment d'insécurité.

Pour les Marocains, la famille et le travail est ce qui compte le plus, ainsi que les réseaux qu'ils utilisent. Sur ce point, ils ne diffèrent pas de la société catalane quant aux valeurs principales. Ils ne possèdent pas de vision intégrée de l'Etat et s'autodéfinissent à partir de leur culture spécifique. Par exemple, une immigrante née dans le Rif se rappelle qu'à l'âge de sept ans elle émigra vers un autre pays, en l'occurrence Casablanca. Mis à part l'aspect religieux, la jeune femme pouvait définir

comme étranger le lieu où la langue, l'urbanisation, le mode de vie était différents des siens.

Qui émigre recherche un changement personnel et ne craint pas d'adapter ce qu'il a appris à son nouveau mode de vie. Cependant, les aspirations frustrées provoquent le sentiment d'avoir échoué, non seulement en tant qu'émigrant mais aussi en tant que personne. Tel est le cas de Nazir, qui a quitté son pays il y a 16 ans et n'a pas réussi à faire venir sa femme et ses enfants. Pour lui la vie se réduit au travail, ce qui "n'a aucune valeur".

Un autre immigrant, arrivé en 1987 est un cas bien différent: il a obtenu la réunification de sa famille et il affirme que la nationalité devrait être définie "jus solis", en fonction du droit à résider, travailler et consommer dans le lieu de son choix, en l'occurrence la Catalogne. Son discours volontariste est teinté d'universalisme et il soutient que les droits de l'homme doivent être au-dessus des droits nationaux.

Pour ce qui est du "jus solis", ces affirmations sont conformes à la posture de la Generalitat (Gouvernement autonome de la Catalogne) quant au fait d'être catalan, posture qui reflète le sentiment d'une grande partie de la société catalane. Le problème réside dans le fait que le droit espagnol, lié au "jus sanguinis", ne reconnaît pas les enfants nés de pères étrangers. En même temps, la fragilité des droits des étrangers qui résident sur le sol espagnol rend difficile toute intégration, même si en théorie un émigrant ou son enfant peut s'intégrer à la culture spécifique de la société réceptrice¹⁰.

Comme l'indiquait déjà Germaine Tillion (1966) dans son étude ethnologique sur les sociétés maghrébines, le poids de la société patriarcale, qui confine les femmes à la maison, est un problème culturel qui dépasse largement l'Islam. En réalité, dans le processus modernisateur la société offre des emplois qui ne sont occupés que par des veuves ou des femmes divorcées. Ce sont le père et le mari qui répriment la femme. Un cas intéressant, où l'on voit que l'émigration a favorisé l'autonomie personnelle, est celui de Yasmina, jeune femme mariée à un émigrant du Rif qui vivait depuis huit ans en Catalogne. Bien qu'elle n'ait connu son mari que lorsqu'il est venu chez elle demander sa main, il s'est montré ouvert et il la laisse agir et s'habiller à sa guise. Sa maison est petite mais coquette et elle s'y sent bien. Elle n'a que deux enfants, une fille et un garçon, qui sont contents d'aller à l'école et apprennent le catalan et l'espagnol, alors qu'à la maison ils parlent en "chelha" (modalité berbère). Après la naissance de son deuxième enfant, elle s'est mise à faire des ménages, mais aujourd'hui elle n'a plus de travail, ce dont elle se plaint parce qu'elle chôme¹¹. L'entretien montre que ces données sont bien différentes de la socialisation qu'elle a vécue dans son enfance: une famille de huit enfants, l'enfermement à la maison, seulement deux années d'école, d'ailleurs détestée à cause des méthodes archaïques d'enseignement, dont les châtements corporels.

Ces transformations dans les règles de vie de Yasmina ne signifient aucunement la remise en question de sa fidélité à l'Islam et à la plupart des pratiques traditionnelles liées aux fêtes religieuses. Une grande partie des Marocains voient la religion sous deux aspects: d'une part, comme de

nombreux catholiques, une tradition liée aux rites; d'autre part, des normes de conduite pour ne pas sombrer dans le vice et pour agir avec droiture. La religion possède donc une valeur ascétique, d'où le clivage, notamment chez les jeunes hommes, fortement attirés par les moeurs de la jeunesse autochtone: discothèques, boisson, tabac, filles, ce qui favorisent d'ailleurs leur intégration à la société d'accueil au point qu'il se forme parfois des couples mixtes.

Je voudrais finir avec Jean Stoetzel (1983), qui, dans la synthèse réalisée après la première enquête européenne de valeurs des années 80, estime, quant au jugement que l'on porte sur nous-mêmes et les autres, que les représentations sont un jeu de miroirs qui ne peut que renvoyer une image déformée, mais en même temps réelle: "*Ce qui régle les rapports entre A et B ce n'est pas seulement l'image que A et B se font l'un de l'autre mais aussi l'image que A imagine que B se fait de A et celle que B imagine que A se fait de B. Et peut-être même, pour plus de complication, l'image que A se fait de l'image que B a de lui-même dans son rapport à A, et réciproquement*". Les tensions et les conflits surgissent entre les groupes, entre les individus et vis-à-vis de nous-mêmes, mais la richesse des contrastes comme la pluralité sont créatrices et donnent lieu aussi à des situations ouvertes et changeants.

Il ne s'agit pas d'avoir une conception molle du pluralisme ni de renoncer à ses croyances et à ses goûts. La question est plutôt que les cultures ne sont pas rigides, mais dynamiques. D'autre part, la notion de culture planétaire est plus qu'un lieu commun. La culture se situe dans des cercles concentriques. L'union de ce qui semblait irréconciliable, l'universalisme et le particularisme, apparaît précisément comme le nouvel exemple de la complexité culturelle: l'articulation de l'un et du multiple. La polyidentité est l'identité de l'homme contemporain.

Maria-Angels Roque est anthropologue, Directeur de recherches de l'Institut Catala de la Mediterrania d'Estudis i Cooperacia (ICM)

Bibliographie:

- Andres Orizo, F. et Sanchez, A. *El sistema de valores dels catalans. Catalunya dins l'enquesta europea de valores dels anys 90*, Barcelone, Institut Català d'Estudis Mediterranis, 1991.
- Bencherifa, Abdellatif (coord) *Etude des mouvements du Maroc vers la Communauté Européenne*, Rabat-Bruxelles, GERA-CE, 1992 (inédit).
- "Estudio" n° 1841. Madrid, octobre 1989.
- Colectivo IOE, *La immigració estrangera a Catalunya. Balanç i perspectives*, Barcelone, Institut Catalan d'Etudes Méditerranéennes, 1992.
- Fargues, Philippe, "La demografia de la familia. Una clau per comprendre la politica", dans *Las Culturas del Magreb*, Barcelone, Enciclopèdia Catalana, mars 1994.

INITS, *Actituds dels barcelonins envers els immigrants provinents d'altres cultures*, Barcelone, Ajuntament de Barcelona, 1992.

Khelil Mohand, "La diàspora magrebina", dans *Las culturas del Magreb*, Barcelone, Enciclopèdia Catalana, Mars 1994.

Riffault, Hélène. "La perception des autres", dans Roque, Maria-Angels (ed) *La Mutacio del sistema de valors en les societats europees i magrebines*, Barcelone, Enciclopèdia Catalana (sous presse).

Roque, Maria-Angels, "Els moviments humans: un repte de societat", dans *Cultura*, n. 26, Barcelone, 1991.

Solé, Carlota et Herrera, Encarna, "Trabajadores extranjeros en Cataluña Integracion o racismo?" Madrid, CIS Siglo XXI, 1991.

Stoetzel, Jean, *Les valeurs du temps présent: une enquête européenne*, PUF. Paris, 1983.

Tillion, Germaine, *Le harem et les cousins*, Paris. Seuil, 1966.
Trends in Developing Economies 1990, Washington, World Bank 1991.

¹ La Catalogne comptait 2.000.000 d'habitants en 1900 et, si elle avait suivi une croissance végétative, elle en serait à 2.400.000 habitants, au lieu des 6 millions actuels, qui s'expliquent par les migrations. Le poids de la Catalogne au sein de l'Etat espagnol serait de 6% au lieu de 16%.

² Le groupe le plus fourni était celui des Allemands, qui comprenait 6.828 personnes le 31 décembre 1990

³ Pour ce qui est de l'Espagne, dans une enquête du CIS (étude n°1841) d'octobre 1989, les personnes interrogées manifestaient que la population d'origine arabe était "retardée, cruelle et paresseuse" et qu'elle n'était "ni honnête ni fiable". Cette enquête montrait toutefois que les immigrants négro-africains étaient perçus de façon plus positive par la population espagnole, qui les voyaient "retardés mais travailleurs" et considéraient qu'ils n'étaient ni "hautains, ni avarés ni gaspilleurs". D'après une autre étude

monographique de la Mairie de Barcelone (INITS, 1992), les Marocains seraient victimes des stéréotypes les plus négatifs, après les Gitans. Cependant, il faut souligner que 59,6% des personnes interrogées ne s'opposeraient pas à ce que leurs enfants aillent à l'école avec des enfants d'une race différente

⁴ Les "harkis" formaient le contingent des indigènes ou "supplétifs" qui servaient dans l'armée française en Algérie. Quand ils arrivèrent en France après la décolonisation, ils furent isolés du reste de la société d'accueil, placés dans des

zones déterminées pendant plus de vingt ans, ce qui retarda leur intégration et celle de leurs enfants, en dépit de leur nationalité française. Cela entraîna chez les plus âgés une attitude de repli sur leur culture d'origine, notamment l'Islam, et aida au développement de cette religion en France. Le paradoxe, comme l'affirme l'anthropologue Mohand khelil, est que les immigrants marocains non rapatriés ont connu un taux d'intégration supérieur du fait qu'ils n'ont pas subi cet isolement.

⁵ En 1965, 61,3% de la population active du Maroc travaillait dans l'agriculture. En 1973 la proportion était de 53,9%, en 1980, de 45,6% et en 1987 le pourcentage n'était plus que de 38%. Source: World Bank (1991).

⁶ Données du Ministère des communautés marocaines à l'étranger datant du 14 décembre 1992.

⁷ Dirección General de Policía, 30 avril 1992.

⁸ Les données concernant la population marocaine proviennent de l'étude inédite de type socio-anthropologique menée à bien par le cabinet sociologique IOE, suivant les directives et la coordination de l'ICEM, à laquelle a également collaboré le Taller de Estudios Internacionales Mediterraneos (TEIM) de l'Universidad Autónoma de Madrid. Il s'agit d'offrir une vision d'ensemble de la situation actuelle de l'immigration marocaine en Catalogne, insistant sur les aspects qualitatifs à travers des enquêtes détaillées qui nous informent du parcours personnel des immigrants. Ces enquêtes ont été réalisées auprès d'individus spécifiques, dont le profil appartient à l'un de ces types: 1) anciens, de la première génération; 2) deuxième génération, nés en Catalogne ou installés là depuis leur enfance. 3) immigrants récents, mais installés depuis plus de trois ans en Catalogne. En ce qui concerne la population catalane, je m'en tiens à l'échantillon spécial, de dimension considérable, de l'European System Values (Andrés Orizo y Sanchez: *El sistema de valores dels catalans*), dont la valeur est augmentée pour qu'il puisse être comparé au reste des échantillons européens

⁹ La mobilité sociale ascendante qui s'était amorcée en Europe après la Deuxième Guerre mondiale, notamment dans les années 60, ne semble pas se confirmer. On voit donc dans les enquêtes que ceux qui croient que les étrangers peuvent être leurs rivaux (emplois précaires, habitations économiques, aides sociales) sont moins favorables à l'intégration des minorités. Dans ce contexte elles font partie du discours

démagogique et deviennent le bouc émissaire de la crise et du malaise (délinquance, chômage) des valeurs de la civilisation européenne. Cette crise sociologique, qui découle du mythe du progrès continu, se reflète dans l'anomie et dans l'existence de "sauvages urbains", comme les "skin heads", qui fondent leur supériorité sur la force brutale et placent leur orgueil dans leur appartenance à la race blanche (Cf. Roque, 1991).

¹⁰ Dans l'étude menée par le Centre d'informacio a Treballadors Estrangers (CITE), qui analyse les discriminations subies par une partie des Marocains, Africains et Asiatiques résidant en Catalogne, les personnes interrogées attribuent la plupart des attitudes discriminatoires aux interventions policières (83%), et non à l'homme de la rue (34%) (Solé y Herrera, 1991).

¹¹ cf. le sens originnaire du mot: arrêter toute activité. En latin "caumare": se reposer pendant la chaleur. En espagnol, être au chômage ("estar en el paro") a très clairement le sens d'arrêter toute activité ("paro": arrêt).